A. D. Decelles
bibliothécaire House of Commons

L'OUEST CANADIEN.

Vol. 2. EDMONTON, ALBERTA, JEUDI 8 JUIN 1899. No. 16.

AVIS.

Nous prions nos lecteurs et abonnés de nous faire parvenir au plus tôt le prix de leur abonnement de 1898, s'ils ne l'ont pas encore payé, et aussi celui de 1899 qui est maintenant dû. Ils nous rendront un grand service et nous permettront ainsi de continuer l'œuvre que nous nous sommes donnée à accomplir, le rapatriement des canadiennes-français des Etats-Unis et la colonisation de nos territoires. Nous exprimons l'espoir que notre appel sera entendu

JEANNE D'ARC.

La fête que la ville d'Orleaus vient de célébrer avec éclat n'est pas nouvelle en elle même puisque les siècles l'ont consacrée mais, a partir de ée moment, elle devient la fête nationale de la France et, à ce titre, nous lui devons un double respect,

N'est-il pas étrange que Jeanne D'Arc ait eu tant de gloire et que les ecrivains se soient montrés si ignorants a son égard ! Sa renommée a quatre cent soixante-dix ans justes, puisqu'elle date de 1459 et qu'elle ne s'est jamais éteinte ni obscurcie, Non seulement tous les Français,qui savaient lire, la connaissaient mais dans l'Europe civilisée son nom exerçait un égal prestige. Les Canadiens ont tous une idée de cette héroine. Il n'y a pas un américain quelque peu instruit qui ne puisse pour dire un mot d'elle.

Vers 1840 Henri Marti qui préparait sa grande histoire de Frrace fut étonne de voir que ses prédécesseurs se répétaient les uns les autres sur ce sujet sans paraître savoir qu'il existe d'abondantes sources de renseignements dans les auteurs du XVe siecle c'est-a-dire chez ceux qui ont connu Jeanne D'Arc— tels que Alain Chartier, Monstrelet, d'Alancon et plusieurs d'autres qui ont ecrit par le detail les merveilleuses campagnes militaires de la brave enfant. Il entra done dans cette étude et y fut suivi par un certain nombre de professeurs des écoles de Saint-Cyr, Saumur, St-Maxent, lesquels se mirent à expliquer l'art des combats, des marches, du passage des rivières, etc., d'après les principes de Jeanne. On fut très surpris de voir que l'art militaire avait été transformé par ce genie et que, de 1429 à 1789, la France avait tenu ses armées d'après son système. La révolution, le consultat, l'empire amenèrent l'état actuel qui est aussi différent du 18e siècle que la création de Jeanne differt de ce qu'était le moyen âge.

Et son rôle a été plus loin ! C'est elle qui a rendu impossible la continuation du Moyen-âge, c'est elle qui a fait disparaitre les anciennes Gaules, ces petites provinces, ces "pays" insignifiants, ces duchés, ces baronnies, ces comtés indépendants du roi et se battant les uns contre les autres au depens du pauvre peuple des campagnes, des bourgs et des villes. Son cri "Toutes Frances, toutes les Frances, toutes les Gaules, tous les Français unis et Vive la France", fut si nouveau qu'il enthousiasma les masses—et les grands seigneurs durent s'éffacer pour livrer le train au roi, par conséquent a une autorité unique qui ne reposait pas sur la force armée, la violence, le pillage, la terreur d'autrefois.

Le patriotisme de Jeanne électrisa les populations. D'elle est sortie la France moderne, c'est pourquoi son nom est resté comme une racine au cœur des Français—mais elle n'a été vraiment étudiée avec soin que de notre temps et cela n'a eu lieu je crois que par suite de l'examen des méthodes de Napoléon qui furent introduites dans les collèges militaires vers 1840. On fit des comparaisons qui amenèrent la découverte du système Jeanne D'Arc, puis ce personnage apparut entouré de l'auréole de la grande pensée de la patrie, on se rendit compte de l'énorme influence qu'elle a exercée dans la formation du royaume. La France délivrée de l'ennemi qui le rongeait depuis quatre-vingt-dix ans, puis refondue, unifiées, mise en demeure d'être maitresse chez elle de vivre de Jeanne D'Arc et cependant dix-huit mois lui suffirent pour opérer ce miracle.

Oui ! la fête de Jeanne est le jour national de la France !

BENJAMIN SULTE.

CA DEVIENT INJURIEUX.

Les Prohibitionnistes forment la minorité dans notre pays, le plébiscite a démontré qu'ils n'étaient que 272-487 sur des listes électorales formant 1,233,849 citoyens.

Faut-il admettre maintenant que les 200,000 vont mener le million par le bout du nez ?

Faut-il permettre désormais à la minorité de gouverner !

Les Anglais de Québec et d'Ontario, ont ils oubliés la maxime anglaise : "majority rules "!

Dans leur colère, les Prohibitionnistes condamnent le gouvernement Laurier pour n'avoir pas rempli, disent-ils, les promesses faites au peuple. Or, toute ce que M. Laurier a promis sur la question de Prohibition, c'est un plébiscite. Le plébiscite a eu lieu, le chef a donc tenu parole, mais est-ce sa faute, est-ce la faute du gouvernement si les buveurs d'eau se trouvent en minorité dans le pays ?

Dans leur rage, les Prohibitionnistes déclarent le vote de la province de Québec entaché de fraudes et demandent une enquête. Chez nous, on aurait manipulé les bulletins, mais pas dans l'Ontario, pas dans les Provinces Maritimes, pas dans l'Ouest.

Cà devidnt injurieux, à la fin, ces imputations de malhonnêteté sur le compte de notre peuple et nous prions la Dominion Alliance de croire que nous méprisons les attaques auxqu'elles elle se porte contre notre province.

Qu'elle apprenne que le vieil honneur a autant d'autels à Québec que dans l'Ontario !—La Patrie.

CONTRE L'USURE.

Le Sénat vient d'être saisi d'un projet de l'oi, présenté par l'Hon M. Dandurand, pour mettre fin aux prêts usuraires.

La mesure est priaipalement dirigée contre certains exploiteurs de Montréal qui semblent ne plus connaitre de bornes à leur rapacité.

Les jounanx mentionnent des cas et les taux d'intérêt les plus exhorbitants sont exigés par les "shavers" de la métropole.

En principe, le bill du Sénateur Dandurand est excellent et il devrait être adopté.

L'homme d'Etat doit s'efforcer, par tous les moyens, de faire règner la justice au sein de la société et jamais nos parlements ne déploieront assez de vigilance pour combattre l'usure quelque soit les formes qu'elle prenne.

En maints pays, on a fait des lois dlus ou moins sévères contre l'usure et, règle générale, elles ont été d'une application peu satisfaisante. Il est rare que l'amour du gain ne fasse pas imaginer des moyens détournés pour déjouer les meilleurs intentions du législateur.

C'est probablement le sort qui attend la loi Dandurand, si elle reçoit l'approbation des Chambres ; mais ce n'est pas un motif pour qu'elle soit rejetée.

Supposant que ce nouveau statut soit violé de mille manières, il n'aura que le sort de toutes les bonnes lois qui ont été établies pour la gouverne des humains.

Les préceptes du Décalogue ont été promulgués depuis plus de trois mille ans et n'ont cessé de guider le monde, malgré les infractions continuelles dont ils furent l'objet.

L'autorité doit porter condamnation contre les abus, elle doit tracer une ligne de conduite à ceux qui veulent suivre les sentiers de la droiture ; tant pis pour les esprits tortueux et rebelles qui ne veulent pas se soumettre.

Des usuriers, il y en aura toujours dans cette vallée d'iniquités. On ne fera jamais disparaitre complètement l'usure pas plus que les autres fléaux qui affligent notre espèce ; mais sans réussir à supprimer le mal, il ne faut rien négliger pour en diminuer l'intensité.— Le Pionnier de Sherbroke.

EGLISE ST. JOACHIM. Règlement du Carême et heures de Offices.

TOUS LES DIMANCHES.

1ère messe à 8h a.m.
Grand'messe à 10.30h a.m.
Catéchisme, 3h p.m.
Vêpres et Bénédiction, 7h p.m.
Instruction ou sermon à tous les offices, alternativement en français et en anglais, et occasionnellement en langue Crise.

PENDANT LA SEMAINE.

Messe tous les jours à 8h a.m.
Office religieux tous les soirs à 8.30 p.m., excepté le samedi.

TROUVE.

Un étalon brun, tache blanche dans le front le boulet et la patte droite de derrière blanche âgé de 2 à 3 ans. A la résidence de CHARLES PARADIS.
29 mai, 1899.
LAMOUREUX, P. O.
S. O. ¼ Sec.—2 Tp. 55, Rg. 23. W. 4e.
3 fois.

L'OUEST CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe de la Société de la Colonisation d'Emonton, Alberta.

Publié par
"La Cie. d'Imprimerie Canadienne d'Edmonton.

Abonnement: $1.00 par année, payable d'avance.

Petites annonces : 5 lignes et moins, trois insertions, $1.00, ou 10c la ligne la 1ère insertion et 5c les suivantes.

Annonces permanentes, conditions sur application au journal.

N.B.—Toute communication ou remise d'argent devra être adressée.
'l'Ouest Canadien, Edmonton,"
Alberta, T. N. O.
FREDERIC VILLENEUVE.
Directeur.

EDMONTON, 8 Juin 1899.

NOTRE PRESSE

Il est généralement admis, par tous ceux qui s'intéressent au sort de notre nationalité, que la presse française est un élément de force et de préservation pour les nôtres. On prétend même que notre presse nationale est la plus importante de nos institutions civiles. Nous partageons cette idée, car, selon nous, plus que toute autre institution, le journal français contribue à faire revivre au milieu des nôtres, le sentiment du devoir patriotique, cette flamme si délicate et si frèle qu'on dirait toujours sur le point de s'éteindre.

Si le journal vient chaque jour ou chaque semaine,— selon qu'il est hebdomadaire ou quotidien,—souffler sur la cendre des souvenirs quasi-éteints, il peut réussir à ranimer l'étincelle ; il peut provoquer une action bienfaisante, qui aura pour effet de grouper des éléments épars, qui ignoraient leurs forces.

Le journal canadien est l'âme commune des centres de population où il circule. Il est le lien qui les met en communication les uns avec les autres, qui les fait se connaître et s'apprécier. Dès lors, nait parmi eux le besoin de s'unir, en vue d'une action commune, au bénéfice des intérêts qui leur sont chers.

C'est ainsi que le journalisme canadien français est appelé à jouer un rôle prépondérant dans la conservation de notre nationalité, dont il doit diriger les destinées, dans le sens de sa mission providentielle, sur cette terre d'Amérique.

Cependant nous avons constaté avec regret que bien peu, parmi les nôtres, se rendent compte de l'importance du rôle rempli par le journalisme canadien au milieu d'eux, des services rendus à " nos gens " des sacrifices sans nombre, qu'impose la rédaction d'un journal, quelqu'en soit le format.

Un journal n'est pas une institution de charité, ni de bienfaisance ; il faut pouvoir compter sur un revenu suffisant pour payer au moins les frais d'exploitation. Nous demandons donc à nos lecteurs, à nos abonnés de nous faire parvenir le montant de ce qu'ils nous doivent. On se dit : " Je ne dois qu'un dollar, c'est presque rien, le journal peut bien attendre. " Et avec ce raisonnement que les abonnés se font à eux-mêmes, un journal qui, s'il était payé régulièrement, pourrait rendre de grands services, est souvent reduit à l'impuissance. Nous espérons que nos lecteurs tireront leur profit de cet appel et de ces remarques.

LE BILL DANDURAND

Nous constatons avec une profonde satisfaction, que le bill de l'Honorable sénateur Dandurand a été voté en deuxième lecture, à l'unanimité des voix de la Haute Assemblée.

M. Dandurand a prononcé à l'appui de son bill un discours vigoureux pondéré, documenté ; a traité la question de l'usure en homme de savoir et de réflexion ; il a si fortement exposé les ravages des "shavers", les ruines morales que leur odieux commerce a accumulées, que lé Sénat n'a eu qu'une voix et qu'un sentiment sur le principe du bill.

L'hon M. Mills, ministre de la justice, a déclaré que le sénateur de la division de Lorimier avait fait un plaidoyer absolument juste et complet, "that he made a full case" ; l'hon. M Power a dit que sa proposition de loi était aussi parfaite qu'on pouvait le désirer : sir McKenzie Bowell et l'hon. M, Miller, les deux chefs du parti conservateur au Senat, ont séance tenante, promis leur plus entier concours à M. Dandurand ; les hon. MM. Bellerose, Bernier, Clemow, se sont montrés en communauté d'esprit avec notre excellent ami, enfin l'hon. M. Primrose s'est gracieusement offert pour seconder la proposition.

Le sénat est donc unanime sur le principe du bill et si le comité des Banques et du Commerce, auquel il a été référé, y apporte des modifications ce ne sera que dans les détails et probablement à la clause qui fixe le taux maximum de l'intérêt sur les billets.

Dans tous les cas, le bill sera voté par le Sénat, et les Communes n'auront certainement aucune raison de ne pas confirmer la décision de la Chambre Haute.

Il s'agit d'une mesure de soulagement public, de répression contre d'épouvantables abus.

L'OUEST CANADIEN a pris à cœur cette question, parce qu'elle intéresse les classes pauvres et la jeunesse, et elle compte sur le sens et le jugement de la députation pour permettre à un statut de réglementer l'usure, comme d'autres statuts règlementent les jeux de hasard.

LA "MINERVE"

La vieille "Minerve" de Montréal, vénérable doyenne de la presse canadienne-française, a cessé de paraitre, peut-être pour toujours, dit-on.

C'est une ancienne et glorieuse institution qui disparait. C'est un vétéran de bien des luttes généreuses, infatigable champion d'une cause qu'il n'a jamais trahie, qui représentait tout un passé plein de souvenirs héroïques— souvenirs du Canada naissant, du Canada-Français surtout, bataillant pour obtenir la reconnaissance de son droit à la vie nationale.

On croit qu'un nouveau journal conservateur va surgir bientôt sur les ruines de l'organe disparu.

LE 24 JUIN

Le "Pionnier" de Sherbrooke recommande chaudement la célébration de notre fête nationale dans toutes les parties de la province de Québec.

"Nous considérons, dit-il, comme un signe de fablesse et de relâchement dangereux, cette tendance à ne pas donner signe de vie nationale en ce jour de ralliement patriotique.

Que la fête soit modeste, ajoute notre confrère, qu'elle se réduise aux manifestations les plus simples at les moins dispendieuses, nous n'y voyons pos d'ejection. Mais il faut une célébration.

LA COLONISATION DANS L'OUEST.

La " Patrie " a toujours favorisé la colonisation de l'Ouest par les Canadiens-français et, depuis quelques années, nous n'avons jamais perdu une occation d'encourager nos compatriotes à aller s'emparer des riches terres à blé de l'Alberta, par exemple.

Le " Vérité " et quelques esprits déroutés combattent tout mouvement des nôtres vers les Territoires, et à ces irréfléchis l'OUEST CANADIEN d'Edmonton lance l'appel suivant :

"Que ceux des journalistes de la province de Québec qui travaillent contre l'exode de nos compatriotes vers l'Ouest viennent nous voir. Nous leur ferons visiter les paroisses du nord d'Alberta, et ces paroisses ne sont vieilles que de 6 ou 7 ans, au plus, et s'ils trouvent parmi nos Canadiens un sur dix qui voudrait s'en retourner dans la province de Québec nous verrons à défrayer leurs frais de voyage à la condiiton que, dans le cas contraire, ils s'engagent à changer de tacti que et à nous aider au lieu de nous nuire.

Qu'est-ce qu'il y a de plus beau que de voir des familles entières, 2, 3, 4, garçons établis sur des fermes de 160 acres entourant la propriété de leur père. Ils sont voisins, s'entr'aident. vivent ensemble et sont heureux, Vous pouvez voir cela à St-Albert, à Morinville, au Fort Saskatchewan, Sans tout l'Ouest et le Manitoba pourrions dire.

" Ceci est naturellement impossible à Québec où le père lorsqu'il a élevé ses enfants jusqu'à l'âge où ils doivent s'établir, sa terre cultivable étant encore trop petit pour deux. Il les voit prendre la hache pour recommencer la même rude tâche ou s'en aller aux Etats-Unis. Ce sont les derniers notre coté. Il ne faut pas beaucoup d'argent " pour se partir " dans ce pays-ci."

Il n'y a pas de pauvres, pas de mendiants dans l'Ouest et tous les cultivateurs tout de l'argent. Nos gens, au lieu d'aller aux Etats-Unis ou de végéter dans les centres industriels américains, feraient bien mieux d'aller tenter fortune au Manitoba et dens l'Alberta.—La Patrie.

SOUMISSIONS POUR REPARATIONS DE PONT.

AVIS.

DES SOUMISSIONS ADRESSEES au Commissaire des Travaux Publics, et endossées "Soumissions pour réparations d'un pont, seront reçues jusqu'au dix-neuvième jour de juin prochain pour la completion des réparations d'un pont traversant la Rivière Eturgeon, à la Traverse du Creusot, sur l'est de la Section 29 Tp. 55 R. 22. à l'ouest du 4è Méridien.

Les plans et les spécifications pour les travaux proposés peuvent être vus chez M. Léon Moret, Maire du Village du Fort Saskachewan.

Les soumissions doivent être accompagnées d'un chèque de banque accepté ou un Mandat Express payable au soussigné pour 5 0/0 du montant de la soumission laquelle somme sera confisquée si le soumissionnaire nommé refuse de faire un contrat convenable pour ces travaux ou ne complète pas l'ouvrage.

La plus basse ou aucune soumission ne sera pas nécessairement acceptée.

Département des Travaux Publics Régina 29 Mai, 1899 } J. S. DENNIS,
Député Commissaire des Travaux Publics.

Avis aux Creanciers de PASCAL SAVARD

Décédé.

AVIS EST PAR LES PRESENTES, Donne que par ordre de l'Honorable Juge Rouleau, en date du 9ème jour de mai, A. D. 1899, les créanciers et les autres personnes ayant des réclamations contre la succession du sus-mentionné Pascal Savard doivent dans le délai de quatre semaines après la publication de cet avis de transmettre les pleins détails de leurs réclamations, avec leurs noms, leurs addresses, avec un état des garanties (s'ils en ont) portées par eux, les vérifiant par une Déclaration Statuaire et les noms et les addresses de leurs avocats (s'ils en ont) à MM. Beck et Emery, avocats pour l'administration de la succession du dit défunt.

ET PRENEZ AVIS, qu'après l'expiration du délai susdit, l'administrateur aura la liberté de distribuer l'actif du dit défunt ou aucune partie d'icelui entre les personnes y ayant droit, ne considérant que les réclamations dont il aura en avis.

Daté à Edmonton ce 9 mai A. D. 1899.

BECK ET EMERY,
Avocats de l'administrateur.

BAZAR ST PIERRE

SOIREE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Donnée par les dames et les demoiselles

JEUDI, LE 15 JUIN

PROGRAMME :

OUVERTURE, MUSIQUE.—

LES ESPIEGLERIES DE GODICHE.

COMEDIE EN 2 ACTES

PERSONNAGES :

La Mère Gervaise, (vieille avare)......	Mlles A Hamel.
Rosine } nièce de la mère Gervaise	" L. A. Renaud.
Paquerette }	" A. Delisle.
La Chevalière, (dame intrigante)......	Mde L[illegible]
Godiche, (Servante de ferme)..........	" Lambert.
Mandolina, (petite bohémienne).......	Mlle E. Lambert.
Echalotte, Josa } Jeunes villageoises amies de Rosine et Paquerette.	" L. Delisle
	" J. Hébert.
Mariole Fanchine }	" E. Larocque.
	" A. Renauld.
A la fin du 1e Acte, Musique.	Mlle et Mde Chevigny.
" " Chanson.	Mde et M. L.Levasseur et M. Bilodeau.
Portes ouvertes à 7.30 hrs. p. m.	Lever du Rideau à 8 hrs p. m.

ADMISSION 25 CENTS.

EPOUSAILLES

Une Muse au regard charmant,
Sur ta vie, ami, s'est penchée,
Et ton âme, soudainement,
Se trouve à jamais attachée !

Suivez encemble les chemins
De la poésie et du rêve !
La coup d'or est dans vos mains
Pour vous le vrai soleil se lève !

A l'arbre de tout sombre éceuil,
Habitez une ile choisie !
L'art et l'Amour ! O double orgueil !
Double essor et douce embroise !

Heureux à ses fleurs d'oranger,
Qui peut joindre une verte palme !
Que l'avenir vous soit léger,
Le présent radieux et calme !

Une muse au regard charmant,
En tout cœur ami, s'est glissée
Longue fête au joyeux amant !
Gloire à la douce fiancée !

ADOLPHE RIDAUX.

LES COMMANDEMENTS DU TYPHOGRAPHE.

La case où tu composera
Tu tiendras bien proprement,
Du manuscrit ne lèveras
Jamais les yeux en travaillant.
Et doint de fautès ne feras
S'il est possible en composant.
De l'auteur ne retrancheras
Ni moi ni ligne absolument.
La même espace tu mettras
Entre les mots soigneusement.
Et surtout tu t'appliqueras
A justifier exactement.
Chaque paquet ficelleras
Avec soin et solidement.
Les épreuves tu tireras
Chaque sois bien lisiblement.
Les corrections tu n'omettras
De faire très exactement,
Toute copie conserveras
Dans ton tiroir fidèlement
De ton patron écouteras
Les avis attentivement
A l'attelier tu te rendras
A l'heure régulièrement.
Et des travaux tu garderas
Le secret scrupuleusement.

MISS TYPO.

NOTES LOCALES.

"La Minerve," a cessé de paraître.

Ne pas oublier le bazar St Pierre le 15 courant.

MM. Laurencelle et Cartier sont allés à Morinville dimanche dernier.

La cour de Cassation de France a décidé d'accorder à Dreyfus ; le condamné de l'île du Diable un nouveau procès.

Le "Rapatriement" est le nom d'un nouveau journal publié à Roberval dans les intérêts de la colonisation du Lac St Jean.

La fête St Jean-Baptiste au Fort Saskatchewan promet d'être très intéressante. Nous donnerons le programme la semaine prochaine.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le joli croquis du journaliste par Louis Veuillot, que nous publions dans une autre colonne du journal.

Les dernières pluies ont fait monter le niveau de la rivière très considérablement. Les chemins sont en mauvaise condition mais le grain dans tout le district a une magnifique apparence. Avis à M. Tardivel de la "Vérité"!

Le Dr Roy a été retenu à sa chambre pendant quelques jours à la suite d'un voyage à Morinville où il était allé visiter ses malades. Nous avons le plaisir d'annoncer que notre sympathique docteur est maintenant parfaitement rétabli.

Le R. P. Lemarchand laissera notre ville la semaine prochaine, pour se rendre à Calgary, où il sera le prêtre résident et curé de la paroisse. Il sera remplacé à Edmonton par le R. P. Jean. Nous souhaitons au R. P. Lemarchand plein succès dans sa nouvelle mission.

Le département des Travaux Publics des Territoires demande des soumissions pour des réparations à faire au Pont du Creusot sur la section 29, Tp. 55, Rang 22. Les plans et spécifications sont déposées chez M. Léon Moret, au village au Fort Saschachewan. Les soumissions doivent arriver à Régina, le 19 juin.— Avis à qui de droit.

MORINVILLE

M. Cléophas Turgeon est venu à Morinville samedi et dimanche dernier.

MM. J. E. Laurenselle et Cartier de la Banque Jacques Cartier étaient de passage ici dimanche. Ils sont retournées à Edmonton le même jour.

Les terres du C. P. R. continuent a se vendre très rapidement.

CORRESPONDANCE.

Winnipeg, 26 Mai 1899.

MON CHER "OUEST CANADIEN."

Nous avons éprouvé une sérieuse peur, les deux semaines dernières, de ne pas te voir arrivé, accoutumés que nous étions, à recevoir ta visite régulièrement ; nous nous demandions avec anxiété, ce qui pouvait bien t'être arrivé, et nous nous alarmions à la pensée que tu pouvais avoir éprouvé un de ces accidents funestes qui brisent l'avenir et arrêtent la carrière de nos amis les plus chers. Ton apparition cette semaine nous réjouit, et nous donne l'espoir que désormais tu seras fidèle a nous apporter chaque semaine des nouvelles de nos colonies canadiennes française du district d'Edmonton.

Nous nous attendons toujours à ce que tu entres en lice, dans cette polémique intéressante entre quelques journaux de la province de Québec et les agents de colonisation pour le Manitoba et le Nord-Ouest. Il me semble que tu as ton mot à dire, et que la thèse de M. Tardivel de la "Vérité," n'est pas si inattaquable qu'il te soit interdit d'en attaque prémises. Nous lisons avec intérêt, les nombreuses correspondances déjà échangées entre Jean Pierre, Jean Paul, Paul Jean, l'abbé Gérin, l'abbé Poulin et autres, la discussion ne semble pas prête de finir, nous ne doutons pas qu'il en résulte un grand avantage pour les nouvelles provinces de l'Ouest, et que l'idée de M. Tardivel, de conserver tous les canadiens français dans la province de Québec est un peu chimérique, étant donné le caractère un peu aventurier de nos compatriotes.

Au revoir cher "Ouest Canadien," et que notre devise soit toujours "fidèle au poste."

Vos abonnés de Winnipeg.

LE PASSE-TEMPS

Le "Passe-Temps" a augmenté le nombre de ses pages : il parait maintenant à 24 pages tous les quinze jours, et donne 16 pages de musique à chaque numéro, soit de 175 à 300 morceaux, de musique par année. Lisez plutôt le sommaire musical du dernier numéro (109) pour vous convaincre de l'étonnant bon marché de cette publication :

Chansons française : "Deux fois trente hivers", romance ; "Un japon par la feuêtre", couplets ;—Dhanson anglais : "Becsuse", solo et chœur ;—Piano : La Susana"; valse espagnol ;—Violon et piano : "Berceuse de Jocelyn" :— Guitare et mandoline : "Rosetta" mazurka.

Demandez le No 109 du "Passe Temps", 5c partout.

Abonnement, $1,50 par année. Adresse, le "Passe-Temps", Montréal.

ST ALBERT.

4 juin 1899.

M. le Rédacteur,

Voulez-vous être assez bon de me dire si M. Tardivel qui parle tant a tort et a travers, contre notre pays, est jamais venu dans le pays et s'il en connait quelque chose. S'il n'y est jamais venu, dans le pays, qu'il vienne nous voir avant de parler ! Moi, M. le Rédacteur j'ai cherché longtemps à me fixer dans la province de Québec comme colon, mais quand j'ai vu les colons obligés de faire de la terre neuve, arracher les souches, et clairer 5 a 6 arpents de terre par an, j'ai commencé par me dire que je ne serais jamais colon. Mais je suis venu au Nord-Ouest il y a 4 ans et j'ai aujourd'hui 85 acres en culture, j'ai eu l'an passé 3000 minots d'avoine et 500 de blé et si M. Tardivel peut montrer un de ses colons du Lac St Jean, de la Matepedia, qui peut en montrer autant je paie à M. Tardivel un voyage au Nord-Ouest, Mais, M. le Rédacteur, les gens qui critiquent notre pays, qui veulent empêcher les Canadiens d'y venir aiment mieux voir les Canadiens avoir de la misère dans les chantiers, dans les forêts vierges du Lac St Jean ou d'ailleurs, que de les voir prospérer au grand soleil, dans nos belles prairies et assurer l'avenir de leurs enfants. C'est beau la Province de Québec, le village, le St-Laurent, mais du bon pain sur la planche c'est bien bon pour les "petits" et dans la province de Québec ça ne manque pas plus qu'ici, ... là-bas la terre ne suffit pas à nourrir ces grosses pepinières de citoyens et il faut émigrer, car cela prend une génération pour "clairer" une terre : Ici au Nord-Ouest il y a de l'avenir pour un homme courageux et le "canayen" n'a jamais manqué de courage.

UN ANTI-TARDIVEL.

LE JOURNALISTE.

Beaucoup de journaux rééditent ce jolis croquis du journaliste, par Veuillot. Imitons nos confrères :

"Dans la combinaison de talents, de qualités et nécessités qu'il faut pour former un véritable journaliste, il entre certains ingrédients moraux qui font de lui le plus utile et désintéressé soutien du parti qu'il sert. Rien ne peut remplacer un journaliste capable et convaincu.

C'est lui qui toujours veille la brèche et qui frappe à propos, souvent sans conseil, souvent contre la volonté des chefs, non les grands coups, mais les coups sûrs. Il force les traînards à marcher, engage, compromet les timides, retient les téméraires ; il panse les blessés, réconforte les vaincus, fait comprendre aux maladroits les fausses manœuvres et les répare.

Que la désunion se mettrait vite dans le parti, si le journaliste n'était pas là ! Car il reçoit toutes les confidences, il est dans le secret de tous les amours-propres et de toutes les ambitions, et il force des jaloux à s'entreservir. Plus que tous les autres, par la grâce de sa position secondaire et presque cachée, il s'élève au-dessus des antipathies personnelles ; il étouffe au besoin ses sympathies ; son écritoire, d'où coule la renommée, est libérale pour tout le monde et ne se ferme que pour lui-même.

Voyant comment se fait la gloire, le journaliste y gagne de la mépriser. C'est quelque chose de mépriser la gloire, surtout lorsque l'on n'y a nul titre et qu'elle pourrait se montrer revêche.

J'appellerai le journalisme la "bête de somme du parti." Il le tire, il le fait avancer, il le porte à la sueur de son front, sans gloire ; et tel homme important, orateur, écrivain, intrigant dont le panache ondoie audessus de la foule, est redevable de sa haute taille et des enjambées rapides à l'animal robuste, patient, modeste et inconnu qui lui prête son dos.

Pour tant de services, pour tant de zèle, le journaliste reçoit, dans tous les cas, l'oubli. Trop heureux, s'il n'a pas sué, travaillé, dévoué sa vie pour faire des ingrats et des traîtres ! Que de personnages surfaits, gonflés, exaltés par le journaliste, des plus caressés, paradant sous le drap d'or que leur a tissé sa plume, le renient au moment difficile, et si on leur dit : "Mais vous l'inspirez" ! répondent : Je ne le connais pas !

Dans les compromis qui se trament à son insu, lui qui ne veut rien devenir et qui ne peut rien être, il est le bouc émissaire de toutes les manœuvres irritantes, le galeux de qui vient tout le mal !

C'est lui qui a été amer, violent, qui a fait les blessures cruelles, qui a méconnu les égards dus à l'honnorable adversaire ; que n'a-t-on pas fait pour le brider, pour l'adoucir ? mais rien n'a pu dompter sa passion et son insolence......

Ainsi parlent de lui ceux qui souvent se sont irrités contre lui parce qu'il biffait l'âpre expression de leur vanité blessée.

LOUIS VEUILLOT.



Gendarmerie a cheval du Nord-Ouest

DES SOUMISSIONS CACHETEES, adressées au Soussigné seront reçues jusqu'à midi le 20 juin 1899, pour la fourniture et la livraison des provisions suivantes :

2000 lbs de beurre, quantité approximative au Fort Saskachewan.
5000 de bœuf, quantité approximative à Edmonton.
4000 de pain, quantité approximative à Edmonton.
500 lbs de beurre, quantité approximative à Edmonton.

Chaque soumission devra être accompagné d'un chèque de banque accepté égal à 10 par cent de la valeur totale de l'article pour lequel le contrat est fait :

Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis.

Les articles devront être de première qualité sujets aux inspections et refus lors de la livraison.

La plus basse ni aucune soumission ne sera nécessairement acceptée.

Pour informations plus complètes au sujet de la livraison s'addresser aux cantonnements de la gendarmerie à Edmonton ou au Fort Saskachewan.

Aucun journal ne sera payé pour l'insertion de cette annonce, si autorisation n'a été obtenue.

(Signé,) A. H. GRIESBACH, Surintendant,
Commdt. G. C. N. O.
du Fort Saschachewan et du district.
Daté au Fort Saskachewan ce 5e jour de juin 1899.

PENSIONNAT DE L'IMMACULEE CONCEPTION, EDMONTON.

Cette institution pour l'éducation des jeunes filles est sous la direction des Sœurs "Fidèles Compagnes de Jésus."

Le Cours d'étude embrasse l'Anglais et le Français. Tous les arts d'agrément sont enseignés.

Termes très-raisonnables.

Pour toutes demandes s'adresser à la

REVDE MERE SUPERIEURE.

CONTES DE L'EPEE.

VENTRE-SAINT-GRIS.

La route qui mène de Dreux à Montreuil était en meilleur état que les autres routes du royaume, grâce à cette circonstance qu'elle conduisait à Anet, qui était château royal. Néanmoins les ornières y étaient fréquentes, et l'on rencontrait parfois à travers du chemin des troncs d'arbres écroulés formant des petites barricades qui devaient être d'un passage difficile pour les carosses, heureusement peu nombreux à cette époque.

Dans les premiers jours du mois de mars 1590, trois cavaliers de belle mine et de galante humeur, chevauchaient sur cette route, allant du côté de Montreuil.

Le premier était un gentilhomme d'une trentaine années, au profil accusé, mais dont les veux pétillaient de malice. Il portait un buffle et un gorgerin,des hauts-de-chausses violets, passementées de noir et de grandes bottes en cuir fauve. Son feutre gris était orné d'une plume blanche. Ses compagnons, qui étaient mieux équipés, écharpes de soie, gants brodés, velours et broçart, lui témoignaient pourtant une affectueuse déférence.

C'était le premier qui parlait.

" Tu es sûr, la Trémoïlle, que nous sommes dans la bonne route ?

—D'autant plus certain, qu'il n'y en a pas d'autre, mon cher sire.

—Enfin, rappelle toi bien que si tu nous égares, je te ferai pendre.

—On ne pend pas les gentilhommes.

—C'est vrai ; mais on peut leur faire couper la tête, ce qui revient au même.

—Cela ne revient pas au même du tout, car l'épée est noble est la corde est vile.

—Si vous continuez à deviser de choses aussi gaies, mes bons seigneurs, dit le troisième cavalier, je retourne bride et reviens au camp.

—Bon ! voilà la Guiche qui boude, dit la Trémoïlle.

—Je ne boude pas, mais je ne suis pas content. Partir à trois, comme des enfants perdus, dans ce damné pays de ligueurs, c'est tenter Dieu.

—Voilà la Guiche qu'il a peur dit le premier cavelier d'un ton goguenard.

—Je n'ai jamais eu peur pour moi, réplique vivement celui qu'on attaquait ; je crois l'avoir prouvé quelques fois à votre majesté ; mais j'ai bien le droit de craindre pour vous, sire.

—Allons, allons, ne te fâche pas, dit le Béarnais, je sais ce que tu vaux : mais, pour Dieu, rengaine les " Sire " et les " Majesté, " car les buissons parfois ont des oreilles aussi bien que les murs du Louvre.

—Ah ! s'écria la Trémoïlle, qui avait poussé en avant, je crois que j'aperçois le toit de mon auberge.

—Tant mieux, dit le roi, car j'ai grand'faim."

Ils mirent leurs chevaux au trot et s'arrêtèrent au bout de cinq minutes devant une maison d'aspect débonnaire. Au-dessus de la porte une enseigne balançait. On y voyait représenté un animal extraordinaire, tenant à la foi du dragon et du chat-tigre ; mais le passant ne restait pas longtemps perplexe, car l'artiste avait pris soin d'écrire tout autour de son œuvre, avec des lettres hautes d'un demi-pied : " Au cheval blanc. " Sur le seuil, un gros homme souriait agréablement. C'était l'hôte, maitre Hercule Ledoux.

" Ma foi, dit le roi, l'hôtelier a bonne mine. Pied à terre, Mersieurs. "

Un petit valet vint prendre les bêtes, et ils entrèrent tous trois dans la maison.

La grande salle où se trouvaient les trois gentilshommes était une grande pièce au plafond lambrissé et bas, éclairé par trois fenêtres.

Au fond, parmi l'acier des landiers, la flamme palpitait claire et haute ; sur les dressoirs bruns, la vaisselle d'étain luisait comme joyaux d'orfévre ; au mur, rangés en bataille, les picnets en faïence et les tasses mettaient la gaieté de leur décor fleuri

" Vous voulez dîner sans doute, mes gentilshommes ? demanda Ledoux.

—Certes, fit la Guiche.

—Que diriez-vous, pour commencer, d'une omelette aux nouilles !

—Bon fit le roi.

—Un jambon aux pistaches !

—D'accord.

—Et comme rôt, un chapon servi sur une purée de lentilles.

—Fade, la purée de lentilles, fit la Trémoïlle du bout des lèvres.

—Je partage votre sentiment pour une purée ordinaire. Monseigneur ; mais la mienne sera relevée par des épices et soutenue par des lardons que j'aurai dorés dans du beurre frais. "

Les trois jeunes gens addressèrent à l'hôte un signe de tête approbateur.

" Voilà une auberge admirable, dit Henri ; on ne mange pas mieux chez le roi d'Espagne. "

Hercule Ledoux leva son bonnet.

Le béarnais, qui l'observait, demeura perplexe, ne pouvant déterminer si son salut était un remerciement ou un hommage à sa Majesté catholique.

" Parlons un peu des vins, dit la Trémoïlle.

—Avez-vous ici quelque chose de buvable ? " interrogea dédaigneusement la Guiche.

L'aubergiste eût un sourire plein de promesses, fit un signe de la main signifiant qu'il ne serait pas long, et disparut dans un petit caveau dont l'ouverture bâillait à côté de la cheminée.

" Goûtez-moi ça, " dit bientôt Ledoux, triomphant et essoufflé, en débouchant une bouteille ventrue et suffisamment poussiéreuse.

Dans les verres glissa un filet de cristal rose.

Ils burent.

" Bon, dit le roi.

—Exquis, fit la Guiche.

—Encore un verre." demanda la Tremoïlle.

Et quand il l'eut vidé :

" L'admirable bourgogne !

—C'est du petit baume, Monseigneur, dit hypocritement Hercule : seulement il est de 1575, la grande année où il fit si chaud en septembre.

—Eh ! conclut le roi, monte-nous d'abord quatre bouteilles de ce joli vin et presse tes marmitons, car j'ai une faim qui me crie au ventre."

Hercule Ledoux s'inclina, et bientôt on entendit sa voix puissante qui se mêlait au choc des casseroles, au frisselis du beurre chauffé, aux cris désespérés du chanpon, qui semblait insensible à l'honneur d'avoir pour tombeau un estomac royal.

Les trois hommes finissaient la bouteille en attendant l'omelette, quand l'hôte reparut.

" Je me permettrai de faire faire par ma femme à ces messieurs une petite friandise aux pâtes d'abricots qu'elle réussit assez bien.

—Volontiers.

—Monseigneur le duc de Mayenne s'en est regalé la semaine passée.

—Ah ! M. de Mayenne est venu ici ? " dit le roi.

L'hôtelier se découvrit encore, puis il dit :

" Le grand duc m'a fait cette honneur.

—Le gros duc, veux-tu dire ! fit la Trémoïlle en riant aux éclats, le duc sac, le duc tonneau !

—Je ne souffrirai pas qu'on insulte monseigneur de Mayenne dans ma maison.

—Hé quoi ! drôle, fit le jeune homme qui fronçait le sourcil, veux-tu te faire tirer les oreilles ?

—Allons la Trémoïlle, dit le roi.

—Voyez ce beau muguet pour me tirer les oreilles, il est sans doute de l'armée de ce maudit Béarnais.

—C'en est trop, sire, murmura la Guiche à l'oreille de son maître.

—Non laisse ; je ne veux pas me découvrir."

Pendant ce temps la Trémoïlle, moins patient avait tiré son épée et cherchait à atteindre Ledoux, qui, retranché derrière une table solide, hurlais de toute la force de ses poumons :

" A moi ! Claude Hervé, Ledain, François, Manon, Catherine, à moi, on m'assassine !"

Aux cris, des têtes effarées apparurent à toutes les portes. C'étaient les garçons d'écurie, les gâte-sauces, les filles de cuisine et de basse-cour.

" Sus aux parpaillots, mes enfants ! Tapez, tapez, ils sont de la vache à à Colas ! "

Enflammée par ces exhortations, la valetaille empoigna tout ce qui lui tomba sous la main et chargea le roi et ses deux amis.

Le Béarnais riait aux larmes.

La Guiche furieux, gromelait et jurait.

La Trémoïlle, espadonnant toujours, paraît comme il pouvait les attaques de l'aubergiste, qui s'était armée de sa broche ; mais les coups pleuvaient si drus, que la Guiche et le roi furent obligés de dégainer à leur tour.

Bientôt, sous les balais, les fourches et les bâtons, les épées se brisèrent comme des baguettes.

" En retraite ! commanda le roi, qui chercha à gagner la porte, en retraite, et vite aux écuries ! "

La Guiche, qui était très robuste, enleva une table énorme et la précipita sur les assaillants, qui s'écroulèrent en hurlant.

Profitant du désordre causé par cet incident les trois amis purent s'échapper de gagner le bâtiment où l'on avait logé les chevaux.

Malédiction ! ils sont dégarnis s'écria la Trémoïlle.

—Qu'importe ! dit le roi, les harnais sont sur ce chenet là-bas. Selle vite les bêtes, pendant que nous empêcherons ces enragés d'entrer ici.

—Vite ! vite, sire, cria la Guiche, les voilà ! "

Henri se précipita sur les battants de la lourde porte, qu'il ferma.

Arc-bonté contre le ventail avec la Guiche, il résistait aux efforts furieux des assaillants.

On entendait la voix d'Hercule qui excitait les soldats.

—Hardi ! enfants ! tuez-les, massacrez-les. Mort aux hérétiques ! Vive la ligue ! "

" Que me disais-tu donc, la Trémoïle, que j'étais chéri dans ce doux pays ?

—Là, voilà qui est fait, dit le jeune homme sans répondre. Vite en selle, maintenant ; moi j'y suis. "

Il avait approché les chevaux de la porte : le roi et la Guiche se mirent à cheval en un clin d'œil.

La porte céda.

" Chargez ! " commanda le roi.

Et enlevant leurs chevaux de pied ermes, les trois cavaliers passèrent comme sur le ventre de l'infortuné Ledoux et de ses acolytes, qui n'avaient pas eu le temps de se ranger.

Pendant dix minutes ils galopèrent sans s'arrêter ; enfin Henri serra les rênes et commanda :

" Halte ! "

Les trois amis étaient fort mal accommodés.

Le roi avait reçu un coup de bâton qui lui dessinait sur le front une raie sanglante ; la Guiche avait les deux yeux pochés, la Trémoïlle était en loques, grâce à la broche du maître Ledoux.

" Délibérons, messieurs mes amis, dit le roi. Ton avis la Guiche ?

—Retourner au camp et ne conter à personne notre équipée.

—Et toi, la Trémouïlle ?

—Retourner au camp, prendre avec nous une dizaine de bons garçons et revenir chez cet hôtelier maudit, à qui je me charge d'apprendre la politesse.

—Tout cela ne vaut rien dit le roi. Si nous suivions ton avis, la Guiche, nous aurons l'air de pleutres ; si nous suivons le tien, la Trémouïlle, nous aurons l'air de petits garçons. Non, il faut faire nos affaires tout seuls et avoir les honneurs de la journée.

" Nous sommes battus, continua Henri, c'est incontestable ; mais il est encore de bonne heure, et nous pouvons réparer notre échec. Rappellez-vous qu'à Arques nous avons eu le dessous au commencement du combat."

Malgré leur mauvaise humeur, les deux jeunes gens ne purent s'empêcher de rire à cette comparaison.

" Voici donc ce que je propose. Nous allons nous couler par les bois jusque sur les derrières de l'hôtellerie ; là nous tâcherons de prendre un otage et nous rentrerons dans la maison en triomphateurs. L'otage sera prévenu qu'au moindre mouvement hostile on lui donnera du poignard dans le ventre.

—Admirable ! en route ! s'écria la Trémoïlle.

—Sire, dit la Guiche, vous êtes un grand capitaine.

—Ce n'est pas ce que dit M. de Mayenne, " ajouta le roi avec un sourire.

Le plan fut exécuté de point en point.

Ils s'arrêtèrent à cent pas du " Cheval blanc " sans avoir été aperçus. Alors ils mirent pied à terre, attachèrent leurs chevaux dans un taillis épais et avancèrent dans la direction de l'auberge. Avec mille précautions, ils gagnèrent sans dommage un coin de la basse-cour, où ils purent se cacher derrière un chariot, au fond d'un hangar. Pendant quelque temps ils ne bougèrent pas, entendant, sans pouvoir cependant distinguer les paroles, le bruit d'une conversation très animée. L'aubergiste et ses valets racontaient sans doute leurs prouesses.

" Nous ne pouvons cependant pas rester ici deux heures, murmura la Guiche.

—Tiens, tiens, nous avons un voisin, dit la Trémoïlle, qui cherchait dans son coin.

—Un voisin ! dit le roi.

—Oui, sire, voyez plutôt."

Et, prenant le roi par la main, il le fit se pencher jusqu'à une ouverture garnie d'un treillage en bois.

" Oh ! le beau cochon ! s'écria Henri avec conviction. Il est rose, il est gras......et je meurs de faim !...... Hé, mais j'y pense, continua-t-il, voilà un moyen tout trouvé pour faire venir l'otage que nous attendons. Passe-moi ton épée, la Trémoïlle, il n'y a plus que toi à en avoir une... Là... merci, mon fils... Veillez bien, vous autres."

Le roi, allongeant sournoisement son arme, atteignit le pauvre couchon dans un endroit charnu, mais sensible.

Aussitôt ce fut un vacarne épouvantable.

Les cris, tantôt graves, tantôt déchirants, s'élevaient avec une telle force, que la Guiche allait se boucher les oreilles quand il s'écria :

"Attention ! voilà maitre Ledoux en personne.

C'est trop de bonheur." dit le roi, qui piqua encore l'infortuné quadrapéde, dont, dant les cris augmentèrent d'intensité.

Très inquiet, l'aubergiste se hâtait Comme il allait atteindre son toit à porce, il se sentit saisi, bâillonné, entrainé avant d'avoir rien pu faire pour sa défense.

C'étaient la Trémoille et la Guiche qui avaient fait cette importante capture.

Amené devant le roi, qui le regardait d'un œil sévère, il entendit avec une frayeur croissante le petit discours suivant :

"Maitre Ledoux, écoutez-moi bien. Comme vous n'êtes pas établi aubergiste pour faire de la politique, mais bien pour donner ce loger et à manger je pourrais vous faire pendre : mais comme, heureusement pour vous, mes amis et moi avons grand faim, surtout après l'exercise que vous nous aves donné, nous préférons diner. Nous mangerons donc chez vous le repas dont vous nous aviez tout à l'heure donné le si appétissant menu : mais pour vous enlever toute tentative de trahison, vous partagerez notre diner et prendrez place au milieu de nous. J'ajouterai qu'au moindre mouvement suspect j'aurai le regret de vous enfoncer cette dague, qui est fort pointue, dans la partie de votre corps qui se trouvera la plus rapprochée de moi. Et maintenant allons et faites bon visage, car je déteste les figures moroses."

Le pauvre aubergiste était plus mort que vif et serait tombé par terre si la Guiche et le roi ne l'avaient empoigné vigoureusement chacun par un bras.

Ce fut ainsi que l'étrange cortège se mit en marche avec la Trémoille à l'arrière-garde.

Nous ne chercherons pas peindre la stupéfaction du personnel de l'auberge, quand il vit entrer dans la grande salle, maitre Ledoux ainsi encadré.

Demoiselle Ledoux leva les bras au ciel ; Claude et Hervé prirent des balais.

"Dites denc un peu a ces braves gens que nous sommes de vos amis, glissa le roi à l'oreille d'Hercule.

—En effet, balbutia le pauvre diable, ces gentilshommes sont de mes amis."

Les bras de demoiselle Ledoux retombèrent, les balais reprirent leur place le long du mur.

"Maintenant, à table !" dit Henri Ils s'installèrent, l'aubergiste toujours solidement maintenu entre ses deux surveillants.

"Vous nous aviez parlé d'une omelette aux nouilles," commence la Trémoille.

Hercule Ledoux resta muet.

"Elle pique très fort," dit doucement le roi en désignant du doigt à l'au bergiste le manche de la dague passée à sa ceinture.

Cela fut d'un effet merveilleux.

"Allons, que l'on serve ces dignes seigneurs ! Femme vite a ta poêle ! Claude, va décrocher un jambon......

—Aux pistaches, insinua la Guiche.

—Soyez sans crainte, ils sont tout préparés.

—N'oubliez pas le vin la Trémoille.

—Hé ! que n'y allez-vous vous-mêmes ! gronda demoiselle Ledoux, qui ne comprenait plus rien aux événements.

—C'est que ......je mange avec ces messieurs.

—Voyez-vous ce beau museau. reprit la femme, pour mange, avec des gentilshommes ! En tous cas, cela ne vour empêche pas d'aller à la cave.

—En effet, dit l'aubergiste, je peux bien."

Et il se leva à demi.

Il retomba sur un escabeau avec un cri terrible.

"Ah ça ! fit l'aubergiste furieuse, êtes-vous devenu subitement fou ? Pouvez-vous me dire ce que vous avez à beugler de la sorte ?"

Enfin tout s'arrangea, le repas fut exquis. Aux quatre bouteilles de beaune, la Trémoille, qui avait l'oreille fine, fit ajouter deux bouteillis de ce vin d'Espagne dont il avait entendu parler et malgré toute son émotion maitre Ledoux finit par manger de bon appétit et par faire honneur à sa table.

"Voilà pour votre repas, maitre Ledoux, dit-il avec sa voix joyeuse : le reste sera pour les garçons."

Devant cette munificence, maitre Ledoux s'inclina profondément.

"Croyez bien, Monseigneur, dit-il en redouillant, ma gratitude........ l'honneur.........

—L'honneur est plus grande que tu ne penses, maraud, car tu as mangé aujourd'hui à la table d'Henri de Béarn, roi de France et de Navare."

Le Béarnais dit cela avec une telle dignité, que Ledoux fléchit les genoux et se mit à pleurer.

Demoiselle Ledoux et les valets étaient devenus pâles comme des snaires.

"Remerciez le Roi, drôles, reprit la Trémoille ; il devrait vous faire pendre, mais il vous pardonne dans sa bonté.

—Tu raconteras l'aventure à M. de Mayenne, " dit le roi en riant.

"Sire, jamais M. de Mayenne ne remettra les pieds dans ma maison ; je me ferai plutôt tuer sur mon seuil.

—Aloas tu ne détestes plus ce maudit Béarnais ?

—Ah ! sire, ma vie est à vous.

—C'est bon, reprit le roi : souviens toi de ce diner, et dis à tes voisins que Henri IV veut qu'on l'aime. Maintenant à cheval, Messieurs ; on doit être inquiet au camp."

Et tandis qu'ils s'en allaient tous trois au petit galop, salués par les "Vive le roi !" de tout le village, averti par Ledoux de la présence royale, Henri dit à ses amis avec son franc sourire :

"Ventre saint-gris ! Messieurs, je suis content de ma journée."

HENRI DE BRISAY.